

## Études littéraires africaines

GIBBS (James), ed., *Festivals*. [N° sp. de] *African Theatre*, (Woodbridge (UK) : James Currey ; Rochester (NY) : Boydell & Brewer), n°11, 2012, 156 p. ; p. VII-XV+1-99 – ISBN 978-1-84701-057-5



Maëline Le Lay

Numéro 37, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026275ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026275ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Le Lay, M. (2014). Compte rendu de [GIBBS (James), ed., *Festivals*. [N° sp. de] *African Theatre*, (Woodbridge (UK) : James Currey ; Rochester (NY) : Boydell & Brewer), n°11, 2012, 156 p. ; p. VII-XV+1-99 – ISBN 978-1-84701-057-5]. *Études littéraires africaines*, (37), 207–209. <https://doi.org/10.7202/1026275ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

permet de découvrir d'autres facettes de l'œuvre d'auteurs renommés, comme la Nigériane Chimamanda Ngozi Adichie, le Sud-Africain Alex la Guma ou l'Algérien Mohammed Dib, mais aussi des auteurs moins connus, comme l'Égyptienne Alifa Rifaat ou encore les différentes écrivaines qui ont participé à une anthologie de nouvelles ougandaises, *A Woman's Voice*, publiée en 1998 à Kampala sous la direction de Mary K. Okurut.

Relevons aussi qu'une place prépondérante est donnée à l'écriture féminine ainsi qu'aux questions de genre. Celles-ci sont souvent traitées de façon originale, comme dans l'article de Regina Okafor à propos des nouvelles de la Nigériane Ifeoma Okoye réunies dans *The Trial and Other Stories* ; ces onze textes ont tous pour personnage central une veuve, ce qui permet à l'auteure de traiter de nombreuses questions touchant à la femme et plus largement à la société : le mariage précoce, l'inégalité en matière d'héritage, la pauvreté, les rivalités ethniques, etc. Dans le cas de l'œuvre de l'Égyptienne Alifa Rifaat, Juliana Daniels montre comment l'auteure se débat pour critiquer la société patriarcale égyptienne et la pression de la société et de la religion sur la femme, sans toutefois jamais remettre en question l'islam en soi. Lindsey Zanchettin, quant à elle, souligne comment Leila Aboulela accorde une place prépondérante à cette même religion dans son œuvre pour essayer, notamment, de contrer l'image qu'aurait l'Occident de la femme musulmane comme étant forcément soumise et dénuée de libre-arbitre.

Mais ajoutons que les articles consacrés aux auteures africaines ne se cantonnent pas aux questions de genre : Eve Eisenberg, par exemple, souligne le rapport particulier que Chimamanda Ngozi Adichie entretient avec Chinua Achebe, le géant de la littérature africaine.

■ Xavier LUFFIN

GIBBS (JAMES), ED., *FESTIVALS. [N° SP. DE] AFRICAN THEATRE*, (WOODBIDGE (UK): JAMES CURREY ; ROCHESTER (NY) : BOYDELL & BREWER), N° 11, 2012, 156 P. ; P. VII-XV+1-99 – ISBN 978-1-84701-057-5.

Ce numéro de la revue *African Theatre* porte sur les festivals, une thématique de plus en plus étudiée par les *cultural studies*. Dans l'événement culturel que représente un festival, les auteurs qui se revendiquent de ces dernières trouvent un observatoire privilégié des tendances esthétiques contemporaines comme des logiques sociales et politiques qui s'y expriment, en ce qui concerne aussi

bien la politique culturelle des pays organisateurs et les dynamiques internationales que le champ artistique local.

C'est dans cette perspective que se situent les onze articles que compte le dossier. Deux d'entre eux sont consacrés au Nigeria (FESTAC – *African Festival of Arts and Culture* – et *Jos Festival*), deux au Sénégal (le troisième FESMAN de 2010 – Festival Mondial des Arts Nègres, mais le premier de 1966 y est aussi évoqué) et un au Ghana (PANAFEST – *Pan-African Theatre Festival*), à l'Égypte (CIFET – *Cairo International Festival for Experimental Theatre*), au Zimbabwe (HIFA – *Harare International Festival of the Arts*) et à l'Afrique du Sud (*Grahamstown Festival*). Quoique ce sommaire soit très diversifié, la plupart des contributions se rejoignent sur plusieurs points. Elles partagent notamment un bilan plutôt mitigé des festivals qu'elles présentent, regrettant que, pour la plupart, ils n'aient pas permis de renforcer le milieu du spectacle des sociétés où se tiennent ces événements culturels.

Un grand festival international tel que le FESTAC du Nigeria de 1977 était précisément conçu pour lancer une dynamique du spectacle vivant dans le pays, mais Ahmed Yerina montre que la matérialisation de cette idée à travers la construction du Théâtre National, initiée à cette occasion, ne dépassa pas le stade des fondations. Si le lieu a bien été édifié et considéré au début comme une « icône » (p. 21) du FESTAC, la dynamique, elle, s'essouffla en effet très vite, rattrapée par l'essor formidable de Nollywood, celui-ci captant rapidement un public autrefois acquis au théâtre. Un public local rare, c'est aussi ce que déplore Robert Mshengu Kavanagh, selon qui les festivals organisés au Zimbabwe sont davantage l'occasion pour les autres pays – et notamment les pays donateurs – d'exhiber leurs propres créations que de sensibiliser les habitants aux spectacles organisés chez eux.

Le même constat désabusé domine dans les articles d'Amy Niang et de Victor K. Yankak. Tandis que la première articule son analyse du FESMAN dans le sens d'une critique virulente de la politique menée par Abdoulaye Wade (elle fait notamment du concept de « renaissance africaine », porté par l'ancien président du Sénégal, « *a product of delirium* », p. 30, et stigmatise le *one-man-show* présidentiel auquel ce festival a donné lieu), le second dénonce l'injonction contradictoire adressée aux créateurs locaux par les organisateurs du PANAFEST au Ghana. Ils sont en effet encouragés à participer aux festivals mais, dans les faits, il observe l'absence d'un soutien financier à la création, et notamment aux « formes artistiques les plus caractéristiques du Ghana, comme le concert-party » (p. 49).

Dans l'ensemble, donc, les auteurs expriment une certaine réserve à l'égard de ces festivals censément créés pour impulser un nouveau souffle à la vie culturelle et sociale de leur pays, et montrent que ces événements masquent le plus souvent une tactique politique des gouvernements hôtes qui s'en servent pour asseoir leur prestige, davantage qu'ils ne contribuent à la vitalité artistique de leurs pays respectifs.

À en croire Sonali Pahwa, le festival du Caire semble faire exception dans ce panorama peu reluisant, mais il se trouve qu'elle est la seule, parmi les auteurs du dossier, à avoir fréquenté ce festival en tant que spectatrice venue de l'extérieur. Elle s'attarde d'ailleurs davantage sur les spectacles et parle moins de l'organisation du festival, contrairement aux autres auteurs, hommes et femmes de terrain qui ont de ces festivals une expérience et/ou une connaissance qui vont bien au-delà du déroulement de l'événement. Il est en effet significatif que la plupart d'entre eux vivent sur le continent, le plus souvent dans le pays où s'est déroulé le festival dont ils nous entretiennent. Le revers de cette proximité, c'est que leur implication dans l'événement empêche certains d'entre eux d'adopter un point de vue véritablement critique sur le sujet, à l'instar de Patrick-Jude Oteh dont l'article sur le *Jos Festival* au Nigeria, qu'il a dirigé, s'apparente plus à un rapport d'activités adressé à des bailleurs de fonds ou des journalistes, qu'à une étude critique.

Enfin, il faut mentionner le précieux travail de James Gibbs, directeur de la publication, qui agrmente plusieurs de ces articles de contributions d'ordre bibliographique fort utiles au chercheur, d'interviews et de critiques de spectacle dont celui du dramaturge ghanéen Efo Kodjo Mawugbe, *Prison Graduates*, dont le texte est reproduit à la fin du volume.

■ Maëline LE LAY

IBRAHIM (MAGDA), « PRIÈRE D'UN PETIT ENFANT NÈGRE » DE GUY TIROLIEN. *UN MANIFESTE DE LA NÉGRITUDE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. ESPACES LITTÉRAIRES, 2013, 68 P. – ISBN 978-2-343-01574-3.

En introduction, Magda Ibrahim explique qu'en « parcourant le manuel de textes littéraires *Le Français par les textes* de J. Beaugrand et de M. Courault [...] en quête de textes à enseigner à [s]es étudiants universitaires[,] un poème de Guy Tirolien (1917-1988), écrivain français d'origine antillaise, a[vait] attiré [s]on attention » (p. 9). Elle dit avoir été « intriguée qu'un enfant prie Dieu pour ne